

Longue est la route
pour le Valhalla

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Longue est la route pour le Valhalla

Philippe Saimbert

Maquette de couverture et illustration réalisées par :
Daniel Parrella

Conseillère artistique :
Doémie Marsol

© Philippe SAIMBERT, 2019
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-227-9252-3

Édité par :
Philippe Salamagnou
64160 Lussagnet-Lusson
Contact : philippe.saimbert@yahoo.fr

Dépôt légal : août 2019
Imprimé en France

1

Tonton Anselme venait de mourir et nous allions hériter. Alors oui, nous avons pleuré la perte du frère de notre père. « Parti sans laisser d'adresse », trois mois plus tôt, comme avait dit le paternel pour tenter de détendre l'atmosphère chez le notaire.

Vous aurez remarqué son sens très particulier de l'humour. Et je peux vous assurer qu'il n'y avait pas que l'humour qui détonnait chez lui. Mais nous aurons tout le temps de revenir sur le sujet.

Pour vous dire l'entière vérité, l'ensemble de la famille déconnait, pardon, détonnait. Mon père, son frère (qui, depuis sa mort, détonnait beaucoup moins) mais aussi mon frangin. Il faut dire à la décharge de ce dernier que depuis que l'entreprise créée trois ans auparavant avait fait faillite, son moral avait suivi la même pente que nos finances. Et une pente raide, je peux vous l'assurer. Tout cela parce que nous avions cru au rêve, plutôt au délire de notre père. Celui-ci a toujours été, voyons, comment le qualifier en restant charitable et tout en faisant abstraction des griefs que nous lui portions... un original.

Un farfelu plein de bonne volonté. Et surtout plein d'idées toutes aussi fantasques. À le voir, personne ne pouvait se douter qu'il avait été ingénieur en aéronautique. Embauché à l'âge de vingt ans dans une prestigieuse boîte française, il s'avérait l'un des esprits les plus brillants de son époque. Tout le monde dans la famille l'avait d'ailleurs baptisé Aristote. Du nom du savant grec qui excellait dans toutes les matières scien-

tifiques bien des siècles auparavant.

Alors certes, il avait beaucoup brillé dans sa jeunesse mais l'éclat n'avait pas duré longtemps. Incapable de respecter sa hiérarchie, tentant d'imposer ses idées – souvent plus folles les unes que les autres –, ses supérieurs avaient fini par ne plus supporter ses fantaisies et donc... l'avaient fort logiquement viré.

Entre autres « fantaisies », notre écolo avant l'heure avait proposé au bureau d'étude dans lequel il actait, de remplacer tous les avions à hélices ou à réaction par des dirigeables gonflés non pas à l'hélium mais avec un mélange d'oxygène et de bionitronaze. Cette substance chimique, dont il était le créateur, semblait à l'entendre la panacée universelle à nombre de problèmes énergétiques, sanitaires et environnementaux. Une sorte de pierre philosophale à tout faire.

Bien entendu, il gardait jalousement le secret de cette substance magique. Intrigués, ses patrons lui avaient néanmoins laissé carte blanche pour développer son invention. Après tout, les idées novatrices apparaissent parfois comme les plus insensées.

Le mélange à base de bionitronaze avait été introduit dans les ballasts d'un dirigeable. Tout le gratin de l'aéronautique avait d'ailleurs été convié à l'évènement. Évènement qui devait « révolutionner » les moyens de transports et surtout leurs coûts de fonctionnement, prohibitifs. Car la bionitronaze était extraite à partir de plantes communes.

L'expérience avait bien débuté. L'appareil s'était rapidement élevé dans les airs. Le procédé chimique semblait fonctionner. Malheureusement, cela n'avait pas duré. Le produit, trop instable, avait d'abord gagné en volume, tel une mousse expansive, propulsant l'engin dans la stratosphère. Celui-ci aurait pu finir en orbite autour de la Terre s'il n'avait explosé dans le ciel en une myriade de tons couleur émeraude. La couleur

verte étant l'une des caractéristiques de la bionitronaze.

Un magnifique effet visuel, il faut le reconnaître, mais les directeurs du centre de recherche ainsi que les actionnaires étaient restés de marbre devant la beauté du spectacle. Qui, à l'époque, avait englouti plusieurs millions de Francs. Cet échec avait coûté sa place à notre père et forgé une « réputation » lui interdisant de retrouver une place en tant qu'ingénieur.

Bref, il était grillé. Cela ne l'avait pas empêché de poursuivre le développement de son produit mais en autoentrepreneur cette fois et avec des moyens bien moins importants. Par chance, il avait trouvé une femme qui partageait sa passion et surtout qui croyait en lui. Près de vingt ans plus tard, et après nombre d'essais infructueux, il croyait avoir trouvé la bonne formule. Celle qui allait transformer le marché de l'énergie. Celle qui devait transformer l'eau en carburant ! Un marché énorme. Un potentiel fabuleux. À l'heure où la planète se meurt de la pollution et de l'utilisation massive des énergies fossiles.

Et mon frère Michel et moi-même y avions cru quand il avait fait rouler une voiture avec un mélange d'eau et de bionitronaze. On avait bien vérifié. Nulle triche dans le réservoir de carburant. Nul appoint d'essence.

Notre fortune et notre gloire semblaient faites. Nous avions aussitôt demandé un prêt à la banque. Un million d'Euros pour construire une usine et lancer les premiers processus de fabrication. Il fallait d'abord intéresser les investisseurs. Au début, il y a trois ans de cela, tout nous souriait. La voiture fonctionnait bel et bien au mélange écolo. Nous avions eu droit à de nombreux reportages dans la presse et surtout sur le Net. Des ingénieurs appartenant à de grosses boîtes avaient fait le voyage du monde entier pour venir observer l'invention de notre père. Et ils semblaient impressionnés par les résultats. Des sociétés d'investis-

sement nous avaient même contactés. La fortune nous attendait. Nous en étions convaincus.

Et dans « convaincus », il y a (entre autre)... « vaincus ».

Du coup, nous avons hypothéqué nos maisons pour financer les emprunts nécessaires au développement du projet. Investi temps et argent sans compter.

Et puis il y avait eu la phase deux des tests. Celle qui devait valider le fonctionnement en laboratoire. Et là... catastrophe ! Alors certes, le moteur marchait comme une horloge avec le mélange à base de bionitronaze. Mais dès que la température ambiante dépassait les vingt-cinq degrés, il rejetait un gaz vert qui, outre le fait qu'il dégageait une odeur infecte, provoquait des pertes de vue, d'odorat et, chez les sujets les plus sensibles, des crises de tétanie.

Pour résumer... l'expérience s'était révélée une catastrophe. Technologique et surtout financière. Pour payer nos dettes, nous avons dû vendre nos maisons. Avant qu'elles ne soient saisies par les banques. Et on vend toujours mal quand on vend dans l'urgence. Notre père s'en moquait, depuis la mort de notre mère, il vivait dans un bois sur lequel il avait installé une caravane. Son côté bohème l'avait préservé de la catastrophe.

Par contre, le frangin et moi-même étions ruinés. Plus de maison, plus de travail – nous avons tout abandonné pour suivre notre père. Et même plus de famille pour Michel. Sa femme l'avait quitté dès la saisie de la baraque. Les femmes ont un solide instinct de nidification et certaines n'aiment pas qu'on vienne leur enlever le doux plumage dans lequel elles se réchauffent. Ceci dit, on peut parfois les comprendre.

Moi, par chance – vu la situation – à quarante ans, je n'étais pas encore marié. Mais le frerot et moi-même étions lessivés. Moralement et financièrement. Michou avait entamé une dépression. Une méchante dépres-

sion. Il avait même dû faire une retraite dans un centre de soins psychiatriques. L'un des plus renommés de la région béarnaise. Il y était rentré malade, il en était ressorti pas guéri, je peux vous le dire. Alors, je ne sais pas s'il s'agissait d'un traitement mal adapté ou bien de malencontreuses rencontres avec d'autres patients mais le Michou avait un kangourou qui faisait des galipettes dans sa tête. Pour reprendre l'expression imagée du paternel.

Depuis sa sortie, il alternait les phases de dépression avec des phases d'excitation extrêmes. Les toubibs avaient diagnostiqué des troubles d'ordre bipolaire. L'une de ses principales phobies en phase haute était le phénomène OVNI accompagné de celui des abductions. Les abductions étant les enlèvements d'êtres humains perpétrés par les *aliens* quand ils viennent sur Terre.

Cela ne leur suffit pas de nous voir de loin, il faut encore qu'ils nous étudient de près. Des pervers, je vous le dis. Non mais quand même, quand on voit les ravages sur l'environnement provoqués par les hommes, leur rage destructrice envers leurs semblables, qui aurait envie d'étudier ces bestioles de près, je vous le demande !

Sans le sou, sans travail, sans logement, nous habitions depuis quelques mois dans la caravane d'Aristote. Vivant des aides sociales et du potager maison. Un superbe potager. Très productif. « Bio », précisait Aristote.

Bon d'accord, il était naturel mais nous soupçonnions notre père de le doper à l'aide de sa fameuse/fumeuse bionitronaze car tous les légumes présentaient une couleur verte. Je veux bien admettre que la majorité des légumes soient verts mais certains brillaient dans la nuit, semblant doués de phosphorescence.

Michel, quant à lui, ne pouvait plus travailler. Pour

vous expliquer la situation, lors de son dernier entretien d'embauche, il s'était jeté sur son patron pour tenter de lui arracher son masque d'extra-terrestre en hurlant « *Alien ! Go home !* » Et encore, ce jour-là, il était en période de rémission.

Loin de se décourager, notre père avait décidé de se lancer à corps perdu dans le perfectionnement de sa formule. À quoi bon le dissuader, voire même de lui en vouloir. Depuis la disparition de notre mère, il s'enfonçait chaque jour davantage dans ses doux délires. Ne restait que moi pour faire vivre la famille. Ou tout du moins ce qu'il en restait.

J'avais trouvé un boulot dans une grande surface : manutentionnaire dans un Drive. Inutile de vous dire que les cadences imposées s'avéraient inversement proportionnelles aux salaires. Mais cela me permettait de payer les factures, de faire quelques cadeaux à mes proches et surtout de quitter la caravane où nous vivions tous les trois entassés depuis de trop nombreux mois.

Et puis notre oncle avait rejoint le Paradis. Je ne connais pas l'intégralité de son CV mais à ce que j'en savais, il méritait un au-delà radieux. Un autre personnage haut en couleurs. À l'instar de son frangin, il n'était jamais à court de « bonnes » idées. Mais alors que l'un « œuvrait » au niveau scientifique, l'autre se donnait corps et âme à l'écologie et à la défense de l'environnement. Ces deux passions auraient pu se rejoindre et s'unir si Hilaire, mon père (non, non, ce n'est pas un autre pseudonyme, il s'agit bien de son véritable prénom), n'avait voulu aider son frangin en nourrissant les poules d'une farine à base de bionitronaze. En effet, à cette époque, les poules ne pondaient que des œufs de taille modeste et semblaient anémiées.

« Traitement de choc mais naturel », avait précisé le paternel. Alors certes, les bestioles avaient pondu des œufs bien plus gros – avec toutefois une vague couleur émeraude fort plaisante au regard –, je l’admets. Malheureusement, les gallinacés avaient retrouvé une telle vigueur qu’ils s’étaient féroce­ment jeté sur toute créature rentrant dans le poulailler. Même les renards évitaient soigneusement les lieux. Il faut dire qu’on avait retrouvé les cadavres de deux de leurs congénères et même d’un chien à proximité. Et un gros chien, je tiens à le préciser.

Les diaboliques créatures avaient fini par s’entre-dévorer sous les regards horrifiés de Tonton Anselme. Qui avait aussitôt et non sans raison traité le « savant » d’incompétent et d’irresponsable.

Propos fort mal acceptés de la part de celui-ci. Qui ne supportait pas que l’on mette en doute ses capacités professionnelles. Il répétait à qui voulait l’entendre qu’il avait consacré sa vie à l’amélioration de la formule qui devait changer le devenir de l’Humanité. Pour l’instant, force était de constater que la formule d’Aristote avait surtout changé la vie de sa famille proche. Et pas en mieux.

Une violente brouille avait donc séparé les frérots pendant plusieurs années. Dispute qui s’était éteinte à la mort de Tonton Anselme. Un an plus tôt. Pas rancunier, notre oncle avait légué toute sa propriété à son frère et ses neveux. Il vivait en loup solitaire dans un domaine entouré de forêts. Un sauvage qui n’aimait que les animaux. Et la nature. Comme il aimait à le dire, il vivait « loin des fauves ». On lui avait prêté un grand amour de jeunesse. Mais la belle s’était réfugiée dans les bras d’un autre homme. Lui s’était réfugié dans les bras de Gaïa. Bref, il ne s’était jamais marié.

Je l’aimais bien Tonton Anselme. Un original qui passait son temps à ronchonner sur la société de

consommation. Il annonçait depuis des années la fin du système financier. Et l'effondrement inévitable de la civilisation telle que nous la connaissions. Je suis persuadé qu'il avait raison sur bien des points mais il ne serait plus là pour assister au *Big One*. Tant mieux pour lui, d'ailleurs.

Difficile de croire que lui et mon père étaient frères. Anselme ressemblait à une grande asperge et mon père avait la rondeur et les rougeurs d'une belle tomate. Le Michel lui ressemblait beaucoup, d'ailleurs. Avec juste une belle moustache en plus et... un peu moins d'embonpoint. Je ne devrais pas le dire mais cet héritage tombait au bon moment pour nous. Mon boulot au Drive minait à la fois mon moral et mon physique. Je rentrais le soir, épuisé, vidé. Je me douchais, mangeais et direction le lit où je m'effondrais jusqu'au lendemain matin. Suite à la faillite de notre entreprise et à la vente forcée de la maison, j'avais perdu goût à nombre de choses : la nourriture – moi qui étais fin gourmet –, mais aussi et surtout le cinéma et la lecture – les deux grandes passions de ma vie. Phénomène dépressif ? Très certainement. Je ne voulais pas finir comme Michou mais quand on a tout perdu et rien à quoi se raccrocher, eh bien, on finit tous par sombrer.

Mais cet héritage allait nous permettre de nous refaire. D'espérer un nouveau départ. Le destin venait de nous tendre une bouée, il ne restait qu'à nager jusqu'au canot de sauvetage.

Cependant, l'embarquement ne s'était pas révélé aussi facile que prévu. Nous savions que Tonton Anselme ne possédait pas de pécule mais il nous laissait un domaine de plusieurs hectares situé aux abords de Pau, au cœur du Béarn. Domaine constitué de forêts et surtout d'une maison de maître de plus de deux-cents mètres carrés habitables. Sans compter les dépenses. De quoi nous sortir de l'embarras financier, je

le répète.

Seul hic... les droits de successions. Qui s'élevaient à cinquante-cinq pour cent de la valeur des biens. Inutile de vous dire que personne dans la famille n'avait les moyens de les payer. Et que nous devions vendre la propriété.

Mon père, trop absorbé par la conduite de ses expériences, avait refusé de s'occuper des démarches administratives. Et Michou n'ayant plus les capacités de le faire, c'est donc moi qui avais dû prendre rendez-vous avec les services fiscaux pour obtenir un délai de paiement.

Les agents des impôts s'étaient montrés compréhensifs, vu notre situation financière. J'avais néanmoins pris soin d'amener le Michou avec moi, le jour de la rencontre avec les agents du fisc. Rien qu'à voir la tronche du frangin, les agents avaient aussitôt compati à ma situation et avaient accordé un délai de six mois pour vendre la propriété et les terres dans les meilleures conditions. Soit jusqu'à fin décembre. Et ce afin de pouvoir par la suite régler les droits de succession.

Passé ce délai, la propriété serait mise aux enchères et donc vendue pour une bouchée de pain. Je m'étais renseigné auprès de plusieurs agences immobilières et d'après tous les avis obtenus, si le domaine était au prix... il devait partir en trois mois. Parfait au niveau *timing*.

Tonton Anselme avait juste inséré une petite mention dans le testament. Une mention que nous devions respecter à la lettre, sous peine de ne pouvoir hériter. La vente devait se faire avec les animaux présents dans le domaine et mentionnés dans l'acte notarié. Et le « avec » n'était pas une option mais une obligation. Pour être plus clair, les futurs acquéreurs devaient acheter le bien en l'état mais aussi et surtout en s'engageant à garder et entretenir les bêtes. Et en

bonne santé ! Bonne santé qu'un vétérinaire payé par un fonds spécial mis de côté par notre oncle, serait chargé de vérifier chaque bimestre.

Impossible donc pour les acheteurs de refourguer les animaux en douce ou bien de les envoyer *ad patres* via des moyens immoraux. Les compagnons de Tonton Anselme devaient vivre en paix et en bonne santé, jusqu'à leur mort naturelle. Sans que quiconque ne vienne troubler leurs habitudes. Tout était notifié noir sur blanc dans le testament.

Bien entendu, devant ces exigences quelque peu farfelues, je m'étais révolté. Il faut dire que j'avais d'autres problèmes à gérer. Mais le notaire chargé de la succession et les divers juristes consultés m'avaient bien fait comprendre que le testament était inattaquable. Il s'agissait d'une clause suspensive. Tant pour nous que pour les futurs acheteurs. Soit nous acceptions la donation en l'état, soit nous la refusions. Et dans ce cas, nous pouvions dire adieu à notre espoir de vie meilleure.

Nous n'avions pas le choix. Et puis tout bien réfléchi, nul doute que nous trouverions facilement des amoureux de la nature prêts à accueillir et à s'occuper de quelques animaux domestiques. Le notaire nous avait fourni les coordonnées d'une voisine de notre oncle qui s'occupait de la propriété depuis le décès de celui-ci : une certaine Solange Choupinet. Elle devait également nous montrer les bêtes à placer et nous expliquer comment les soigner. D'après ce que j'avais pu comprendre, il y avait un âne, un cochon, un chat et un perroquet.

Au début réticent à l'idée de devoir gérer toute cette ménagerie, je me faisais maintenant une joie de rencontrer toutes ces charmantes bestioles. Un animal qui vous donne de l'amour, il n'y a rien de tel pour embellir votre vie. Et puis j'avais lu que la proximité avec des

animaux, calme les états dépressifs. Nous en avons tous besoin.

C'est ainsi que début juillet, l'esprit apaisé, serein et confiant en l'avenir, je partis avec mon père et Michou m'installer dans la propriété de Tonton Anselme.

2

Nos véhicules progressaient doucement le long des petites routes sinueuses du Vic-Bilh. Routes encadrées de champs de maïs et de coteaux hérissés de bois. Un véritable cortège constitué de la 4L de mon père et de la Peugeot 306 de votre humble – très très humble – serviteur. À eux deux, les véhicules devaient totaliser plus d'un million de kilomètres. Des antiquités qui rendaient encore bien des services. En ce qui me concerne, mes moyens ne me permettaient pas de me payer une voiture décente mais la situation du paternel était différente.

Il possédait sa Renault depuis plus de quarante ans et pour rien au monde n'aurait voulu en changer. Elle avait accompagné toutes ses expériences et autres « découvertes scientifiques ». Une automobile rustique qu'il pouvait réparer et entretenir lui-même. La galerie de toit de sa guimbarde débordait de valises et surtout de divers instruments. Tous destinés à l'élaboration de la célébrissime et non moins funeste bionitronaze.

Je le suivais à quelques mètres de distance en compagnie du frangin. Michou fermait les yeux, indifférent à la route que nous emprunions. Les mains posées sur son ventre, la bouche ouverte en train de respirer lentement mais avec profondeur... il se trouvait en « apnée mentale ». Une expression que j'utilisais pour traduire ses périodes d'absence. Et ma foi ce n'était pas pour me déplaire. Au moins pendant ce temps, il me foutait la paix. J'aimais mon frère – que je trouvais drôle et attendrissant par maints égards – mais ses épisodes dépressifs mettaient souvent mes nerfs à

rude épreuve.

Sa dernière crise datait de hier soir. Vers minuit, un long cri horrifié poussé à l'intérieur de la caravane nous avait réveillés, mon père et moi :

— Laissez-moi tranquille ! Je ne veux pas venir avec vous !!! Vous n'aurez pas mon corps !!!

Michou était en pleine crise de délire. Nous y étions habitués mais quand même, cela fait toujours une drôle de sensation en plein sommeil.

Cette fois le frangin venait d'échapper de peu à une abduction par ses potes les extra-terrestres. Ils avaient certainement une dent contre lui – si tant est que les *aliens* possèdent une dentition – car ils revenaient fréquemment le voir ces derniers mois. Toujours pour essayer de l'enlever.

Au début, ces crises nous faisaient bien marrer, je dois l'avouer. Mais quand elles se répétaient ainsi plusieurs fois dans la semaine et surtout en pleine nuit, la comédie ne passait plus. Je bossais et j'avais besoin de me reposer. Fallait voir le frangin, paniqué, les yeux exorbités, planqué sous le pieu en train de hurler après les *aliens*. Impossible de le raisonner et encore moins de le calmer. Il n'en démordait pas, les extra-terrestres venaient le kidnapper. Franchement, je ne sais pas ce qu'ils auraient fait d'un emplâtre pareil et Michou était bien en peine de répondre à cette question.

Mon père prenait ses crises avec philosophie. Au début, il avait tenté de les soigner en faisant boire au David Vincent béarnais une mixture à base de bionitronaze mais les accès de délire de son fils avaient explosé en fréquence et en violence. Cette fois, non seulement il hurlait mais il crachait une sorte de bave verdâtre qui brillait dans la nuit.

On se serait cru dans une scène de *L'exorciste* ! Bref, j'avais supplié mon père de cesser son traitement.

Pour l'instant, Michou était calme, en état « station-

naire » à l'intérieur de la 306. Je ne disais rien, ne voulant pas réveiller la bête qui sommeillait en lui. Comme un appareil électronique, il se trouvait en mode veille. Et puis je devais rester concentré sur la remorque que je traînais derrière la bagnole. Une remorque lourdement chargée et qui contenait tout ce dont nous avions besoin pour notre aménagement dans la propriété de Tonton Anselme. Surtout de la nourriture et des vêtements en ce qui me concernait. Nous ne possédions que très peu d'électro-ménager dans la caravane du paternel. De toute façon, la maison dans laquelle nous allions nous installer devait être équipée d'un minimum d'appareils.

Et puis vous savez, quand on est pauvre, on apprend à se passer de beaucoup de choses. On revient à l'essentiel.

Nous n'étions pas retournés dans la propriété depuis la brouille des deux frères, il y a dix ans de cela. Nous venions d'entamer une côte qui montait vers Morlaàs quand la forêt nous sauta presque au visage. Elle tranchait avec les lotissements qui commençaient à s'étaler entre Pau et Morlaàs. Tonton Anselme n'avait jamais voulu vendre la moindre parcelle de terrain pour laisser s'implanter des maisons. Et pourtant, il avait reçu de sérieuses propositions de la part des maires des communes voisines. Ainsi que de la part de nombre de lotisseurs. Mais il se moquait de l'argent. Seul le respect de la nature et la protection de l'environnement comptaient à ses yeux. Il avait ainsi érigé au fil des années une zone sylvestre quasi infranchissable entre lui et le reste du monde. Il vivait ainsi en ermite. Loin de tout et de tous.

Loin des fauves comme il aimait à le répéter.

Un colossal portail en fer forgé marquait l'entrée de la propriété. Certes, le métal présentait par endroits des traces de rouille mais les deux colonnes de pierres qui

supportaient les battants, surmontées de têtes de lion, avaient vraiment fière allure. Une véritable entrée de château. Nous empruntâmes un sentier entouré d'arbres centenaires qui tendaient leurs branches comme autant de griffes essayant d'agripper nos véhicules. Tonton Anselme n'avait jamais voulu élaguer les arbres – pour ne pas risquer de propager de maladies aux végétaux – et leurs silhouettes bouchaient complètement notre horizon. Et surtout le ciel. Tout cela aurait pu paraître inquiétant pour tout promeneur ordinaire mais j'avais toujours préféré l'ombre à la lumière. Certainement parce que le soleil mettait en relief mes défauts.

Au bout d'une centaine de mètres, le chemin nous laissa enfin devant la propriété. Bon, inutile de vous mentir, autant le sentier que nous avons emprunté m'avait ravi par son côté romantique et sauvage, autant la propriété m'arracha une grimace. Je n'en avais pas du tout gardé ce souvenir.

Certes il s'agissait d'un beau domaine : plus proche du château que de la gentilhommière avec ses murs crépis à la chaux, ses deux étages et surtout son avancée en façade, formant une sorte de tour qui arborait un superbe balcon en pierres de taille. Un escalier lui aussi en pierre menait à un perron desservant la porte d'entrée. Une belle grange en galets apparents jouxtait la demeure sur la gauche.

Mais si l'ensemble en imposait au niveau des dimensions, la propriété affichait une bien mauvaise mine. Visiblement, notre oncle ne l'entretenait plus depuis de nombreuses années. Du lierre grimpait le long de l'angle est de la façade, recouvrant les volets du premier étage et menaçant de s'attaquer au toit. De nombreux volets pendaient misérablement sur leurs gonds, la peinture s'écaillant en lèpre de rouille sur les ferronneries. Nombre d'ardoises manquaient sur le pignon,